

Über die Berechtigung der griechischen Regierung zur Annullierung der Saloniki-Monastir-Obligationen.

Dr. Eduard v. Schwartzkoppen, Gerichtsassessor,
Referent am Institut für ausländisches öffentliches Recht und Völkerrecht.

Im Jahre 1890 erteilte die Türkei der Deutschen Bank zu Berlin die Konzession zum Bau und Betrieb einer Eisenbahnlinie von Saloniki nach Monastir. Die Dauer der Konzession betrug 99 Jahre; die türkische Regierung behielt sich jedoch das Recht vor, die Bahn nach Ablauf von 30 Jahren seit der Konzessionserteilung gegen einen bestimmten Übernahmepreis zu erwerben.

Im Jahre 1891 wurde in Konstantinopel eine Aktiengesellschaft unter der Firma »Société du Chemin de fer ottoman Salonique-Monastir« gegründet. Diese Gesellschaft, als deren Sitz Konstantinopel bestimmt wurde, steht unter der Herrschaft der ottomanischen Gesetze. Sie ist in das Spezialregister des Notariats bei dem erstinstanzlichen Tribunal in Konstantinopel eingetragen worden.

Auf Grund eines Vertrages mit der türkischen Regierung ist die »Société du Chemin de fer ottoman Salonique-Monastir« in alle Rechte und Pflichten der Deutschen Bank aus der Konzession eingetreten. Von der Gesellschaft wurden im Jahre 1893 3%ige Obligationen im Gesamtbetrage von 60 Millionen Franken durch die Deutsche Bank in Deutschland zur Zeichnung aufgelegt; der Dienst der Anleihe wurde der Deutschen Bank übertragen, die das Recht hatte, auch andere Zahlstellen einzurichten.

Durch Vertrag vom 17. Oktober 1925 hat die Gesellschaft alle Rechte an der Eisenbahn, soweit sie auf griechischem Boden liegt (92%), gegen Zahlung eines Betrages von etwa 15 Millionen Fr. an die griechische Regierung abgetreten. Griechenland hat sich in diesem Verträge die Ausübung etwaiger Rechte aus den Friedensverträgen vorbehalten.

Die maßgebenden Bestimmungen des Abkommens vom 17. Oktober 1925 lauten:

»Entre les soussignés:

Le Gouvernement hellénique ...

d'une part;

Et la Société du Chemin de fer Ottoman Salonique-Monastir, dénommée ci-après »la Société«...

d'autre part;

Il a été exposé ce qui suit:

La Société est concessionnaire pour 99 ans, du 28 octobre 1890, avec faculté de rachat à partir du 28 octobre 1920, de la ligne du chemin de fer Salonique-Monastir, dont une partie d'une longueur de 201 km, 877, soit 92^o/_o de ladite ligne, s'étend sur les territoires qui font actuellement partie intégrante de la Grèce.

Le Gouvernement hellénique a pris possession de cette partie de la ligne le 2 octobre 1915, au cours de la grande guerre, il en a conservé l'exploitation et a gardé les objets mobiliers et immobiliers appartenant à la Société et constituant l'équipement de cette ligne.

Le Gouvernement hellénique ayant décidé d'indemniser la Société conformément aux dispositions des traités de paix pour le préjudice subi par elle jusqu'à ce jour et d'exercer pour l'avenir le droit de rachat dont il dispose depuis le 28 octobre 1920;

Et la Société s'étant déclarée d'accord avec les intentions du Gouvernement exprimées ci-dessus,

Il a été dit et convenue ce qui suit:

Article I.

La Société cède et transporte au Gouvernement, qui accepte, tous ses droits sur la section de sa ligne située sur le territoire de la République, ainsi que la partie de son matériel fixe et roulant, de l'équipement et des approvisionnements que le Gouvernement y a trouvés lors de sa prise en possession. Cette cession est faite moyennant les sommes et dispositions énumérées dans les articles ci-après:

Article II.

Le Gouvernement hellénique s'engage à payer à la Société:...

La somme totale à payer par le Gouvernement à la Société est donc ramenée à Frs: 15.782.714.60

Article III.

A dater de la prise de possession effective de l'exploitation, à savoir le 2 octobre 1915, le Gouvernement assume aux lieu et place de la Société, sous réserve des droits qu'il pourrait tenir des traités

de paix, le service des obligations 3% de 500 francs restant en circulation sur les 120.000 obligations dont l'émission a été autorisée par l'Assemblée générale des actionnaires du 8 février 1893.

La Société conservant à sa charge tous les paiements faits et à faire aux obligataires pour les échéances antérieures à la date précitée du 2 octobre 1915, les provisions constituées par elle en temps voulu chez les Etablissements payeurs restent sa propriété et le Gouvernement Hellénique n'aura à intervenir dans aucun règlement antérieur à cette date, aucun recours ne pourra être formulé de ce chef contre lui.

La Société abandonne par contre, au Gouvernement, la part des provisions constituées par elle chez les Etablissements payeurs et non touchées par les ayants droit pour les échéances postérieures à la date du 2 octobre 1915.

Article IV.

Outre la garantie générale accordée par le § 1 de l'article précédent, le Gouvernement affecte au service de l'emprunt les recettes brutes de la ligne Salonique-Monastir exploitée par lui.

Article V.

1° A dater de l'entrée en vigueur des présentes, le paiement des coupons et celui des obligations amorties ne s'effectuera plus qu'à Athènes et dans les Etats et par les Banques désignées à cet effet par le Gouvernement Hellénique. Les paiements effectués à Athènes seront exempts de tous impôts helléniques, conformément au privilège accordé à la Société par son acte de concession.

2° En vue de faciliter au Gouvernement Hellénique le service des obligations qu'il aura à faire dans l'avenir, la Société s'engage en temps opportun:

A faire connaître dans les formes légales, à ses obligataires, les stipulations de la présente convention qui les concernent;

A remettre ou faire remettre au Gouvernement Hellénique le tableau d'amortissement établi lors de l'émission, les procès-verbaux des tirages effectués pour l'amortissement, les obligations remboursées ou le procès-verbal de leur incinération, la roue renferment les numéros pour les tirages, les coupons payés sur les échéances postérieures au 2 octobre 1915, soit des 1^{er} janvier et 1^{er} juillet 1916.

3° Quant aux coupons échus et aux titres amortis restant à payer et concernant les échéances antérieures au 2 octobre 1915, date à partir de laquelle le Gouvernement prend à sa charge le service de l'emprunt, comme leur paiement demeure à la charge de la Société et doit être effectué sur les provisions constituées par elle chez les Etablissements payeurs, la Société après paiement les conservera dans ses archives.»

Eine Zustimmung der Obligationäre zu diesem Abkommen ist nicht erfolgt.

Im April 1927 hat die griechische Regierung die Banque Nationale de Grèce mit dem Anleihedienst beauftragt. Von der Wiederaufnahme des Zinsendienstes sollten die im Besitz von Deutschen und ehemaligen Feinden Griechenlands befindlichen Stücke ausgeschlossen werden, wobei Griechenland sich auf Rechte aus den Friedensverträgen berief.

Griechenland hat wiederholt von der deutschen Regierung die Auslieferung der in deutschen Händen befindlichen Obligationen gefordert. Es stützte dieses Verlangen auf Art. 298 Anl. § 10 des Versailler Vertrages. Die Ablieferung ist jedoch für Deutschland abgelehnt worden.

Daraufhin hat der griechische Finanzminister am 19. Juli 1928 (Journal Officiel v. 27. August 1928) unter Billigung des Ministerrats die Obligationen, soweit sie sich zur Zeit der Beendigung des Krieges in den Händen deutscher Staatsangehöriger befanden, annulliert. Die griechische Regierung begründet diese Maßnahme damit, daß die Herausgabe der Obligationen von Deutschland zu Unrecht verweigert werde.

Es bedarf hier keiner Entscheidung der Frage, ob unter der Voraussetzung einer unrechtmäßigen Weigerung Deutschlands das Vorgehen der griechischen Regierung gerechtfertigt sein könnte; denn eben diese Voraussetzung ist nicht gegeben. Daß aber kein Staat berechtigt ist, ohne besonderen Rechtsgrund bestehende Schuldverpflichtungen aufzuheben, bedarf keines Beweises.

Der Vertrag von Versailles enthält zwei Bestimmungen, die eine Verpflichtung Deutschlands zur Herausgabe von Wertpapieren festsetzen: Art. 260 und Art. 298, Anlage § 10. Griechenland stützt seine Maßnahmen auf die letztere Bestimmung.

Art. 298, Anlage § 10, bestimmt:

»L'Allemagne remettra, dans un délai de six mois à dater de la mise en vigueur du présent Traité, à chaque Puissance alliée ou associée, tous les contrats, certificats, actes et autres titres de propriété se trouvant entre les mains de ses ressortissants et se rapportant à des biens, droits et intérêts situés sur le territoire de ladite Puissance alliée ou associée, y compris les actions, obligations ou autres valeurs mobilières de toutes sociétés autorisées par la législation de cette Puissance...«

Diese Bestimmung stellt eine Ausführungsvorschrift zu Art. 297 b dar, der Umfang und Grenzen des Rechts der alliierten und assoziierten Staaten, deutsche Rechte und Interessen auch noch nach Inkrafttreten des Vertrages von Versailles zu liquidieren, bestimmt. Art. 297 b hat, soweit er hier in Betracht kommt, folgenden Wortlaut:

»Sous réserve des dispositions contraires qui pourraient résulter du présent Traité, les Puissances alliées ou associées se

réservent le droit de retenir et de liquider tous les biens, droits et intérêts appartenant, à la date de la mise en vigueur de présent Traité, à des ressortissants allemands ou des sociétés contrôlées par eux sur leur territoire, dans leurs colonies, possessions et pays de protectorat, y compris les territoires qui leur ont été cédés en vertu du présent Traité... »

Eine Beschränkung des Liquidationsrechts besteht demnach in doppelter Richtung, nämlich in räumlicher und zeitlicher Beziehung. In räumlicher Beziehung beschränkt sich das Liquidationsrecht jedes alliierten und assoziierten Staates nach Art. 297 b auf diejenigen Güter, Rechte und Interessen, die sich innerhalb seines Gebietes, seiner Kolonien, Besitzungen und Protektoratsländer befinden, einschließlich der Gebiete, die ihm durch den Friedensvertrag abgetreten sind.

In zeitlicher Beziehung können nur solche Vermögensstücke liquidiert werden, die bereits zur Zeit des Inkrafttretens des Versailler Vertrags deutschen Staatsangehörigen zustanden. Den deutschen Staatsangehörigen werden in Art. 297 b diejenigen Gesellschaften gleichgestellt, die von Deutschen kontrolliert werden.

Gegenstand der Liquidation können also nach Art. 297 b stets nur solche Vermögensstücke sein, die sich auf dem Gebiete des liquidierenden alliierten und assoziierten Staates befinden. Eine Erweiterung dieses Liquidationsrechts auf deutsches Vermögen im übrigen Auslande ist nur insoweit zulässig, als es in der später zu erörternden Vorschrift des Art. 260 ausdrücklich vorgesehen ist.

Der grundlegenden Bestimmung des Art. 297 b entsprechend regelt § 10 der Anlage zu Art. 298 die Verpflichtung Deutschlands zur Herausgabe gewisser in den Händen seiner Staatsangehörigen befindlicher Urkunden. Zu den Rechten und Interessen, die nach Art. 297 b dem Liquidationsrecht unterliegen, gehören auch Beteiligungen vermögensrechtlicher Art an Gesellschaften. Der Versailler Vertrag geht von der übrigens auch von Deutschland und den Vereinigten Staaten während des Krieges vertretenen Auffassung aus, daß sich die Beteiligungen im Gebiete desjenigen Staates befinden, in dem die Gesellschaft ihren Sitz hat, und nicht dort, wo sich die Urkunde befindet (Isay, Die privaten Rechte und Interessen im Friedensvertrag, 3. Aufl., Seite 95). § 10 betrifft also ebenso wie die grundlegende Vorschrift des Art. 297 b lediglich solches Vermögen, das sich nach der im Friedensvertrag vertretenen Auffassung auf dem Gebiete der ehemals feindlichen Staaten befindet. Es bedurfte aber einer Bestimmung darüber, in welcher Weise die Liquidation dann durchzuführen war, wenn die Urkunde, in der die Beteiligung verbrieft war, dem unmittelbaren Zugriff der Liquidationsmacht entzogen war.

Deutschland hatte während des Krieges die Aktien deutscher

Gesellschaften, die sich in England befanden, für kraftlos erklärt und an ihrer Stelle neue Aktien ausgefertigt. In ähnlicher Weise sind auch die Vereinigten Staaten vorgegangen (Isay, a. a. O. Seite 95; Sauser-Hall, *Les Traités de Paix et les Droits privés des Neutres*, 1924, Seite 67). Im Versailler Vertrag ist durch § 10 ein anderer Weg zum Erwerb der Beteiligungen verfolgt worden. In der Antwortnote der alliierten und assoziierten Mächte vom 16. Juni 1919 auf die Bemerkungen der deutschen Delegation zu den Friedensbedingungen heißt es in Teil X, Abschnitt 6 (Kraus-Rödiger, *Urkunden zum Friedensvertrage*, Band 1, Seite 660):

»...Certaines stipulations de l'article 297 des conditions de paix on fait en outre l'objet, de la part de la Délégation allemande, d'observations particulières.

1° La note du 22 mai relève le paragraphe 10 de l'annexe de la section IV relatif à la remise des contrats, certificats et autres titres de propriétés, se rapportant à des biens situés en Pays alliés ou associés. En ce qui concerne ces remises, les Puissances alliées et associées ont simplement adopté une méthode différente de celle que l'Allemagne a employée dans des circonstances analogues, le principe est le même. L'Allemagne pour liquider les biens des Alliés dans des cas semblables, a délivré des titres ou certificats nouveaux aux ressortissants allemands ou neutres, excluants ainsi les ressortissants alliés des Sociétés ou Associations dont il s'agit. Les Alliés ont jugé préférable, pour liquider les intérêts allemands dans les entreprises alliées, d'inviter l'Allemagne à lui remettre directement les contrats et titres de propriété se trouvant entre les mains d'Allemands. Cette différence de procédure ne fournit aucun motif sérieux de plainte...«

Lediglich in der Regelung der Art und Weise der Liquidation für bestimmte Fälle liegt hiernach die Bedeutung des § 10; er geht in keiner Weise über den im Art. 297 b festgesetzten Rahmen des Liquidationsrechts hinaus. Zutreffend führt Fuchs (*Die Grundsätze des Versailler Vertrages über die Liquidation und Beschlagnahme deutschen Privatvermögens im Auslande*, Berlin 1927, S. 124) aus:

»Aus dem Notenwechsel, welcher der Unterzeichnung des Versailler Vertrages vorausging, ergibt sich, daß durch diese Bestimmung die Liquidationsbefugnis der alliierten Regierungen nicht etwa über die im Art. 297 b gezogenen örtlichen Schranken hinaus ausgedehnt, sondern daß ihnen damit nur die Liquidation solcher Vermögenswerte, die schon nach Art. 297 b ihrem Liquidationsrecht unterliegen, durch Lieferung der Urkundenunterlagen technisch erleichtert werden sollte.«

Wenn Deutschland durch § 10 zur Übermittlung von Wertpapieren, »se trouvant entre les mains de ses ressortissants« verpflichtet wird, während Art. 297 b die Liquidation von Gütern, Rechten und Inter-

essen, »*appartenant à des ressortissants allemands*« für zulässig erklärt, so beruht die Verschiedenartigkeit dieser Formulierung darauf, daß die Möglichkeit für das Deutsche Reich, eine Enteignung vorzunehmen, sich auf das deutsche Staatsgebiet beschränkt. Befinden sich Wertpapiere deutscher Staatsangehöriger im Ausland, so ist ihre Enteignung für Deutschland undurchführbar. Die Wirkung des Enteignungsbeschlusses endet an den Grenzen der deutschen Gebietshoheit (Isay, a. a. O. S. 86; Fuchs, a. a. O. S. 124).

Der Annahme von Isay (a. a. O. S. 96), daß zwischen Art. 297 b und § 10 insofern eine Unstimmigkeit bestände, als § 10 an die Staatsangehörigkeit der Gesellschaften anknüpfe, während Art. 297 b das Vorliegen einer Kontrolle durch deutsche Staatsangehörige für entscheidend erachte, kann insofern nicht zugestimmt werden, als durch diese beiden Bestimmungen voneinander ganz unabhängige Fragen geregelt werden. Die Klausel des Art. 297 b hinsichtlich der Gesellschaften befaßt sich mit der Frage, *wessen* Vermögen liquidiert werden kann, und bestimmt hier, daß es genügt, wenn die Vermögensstücke einer von Deutschen kontrollierten Gesellschaft zustehen. § 10 dagegen bestimmt, in welchen Fällen Beteiligungen Deutscher an ausländischen Gesellschaften als auf dem Gebiete der liquidierenden Macht belegene Rechte anzusehen sind; in dieser Beziehung ist es erforderlich, daß die betreffende Gesellschaft nach dem Recht des Liquidationsstaates gegründet ist.

Prüft man auf Grund dieser dem Wortlaut und Sinn der Vorschriften des Art. 297 b und des § 10 der Anlage zu Art. 298 entsprechenden Auslegung die Frage, ob ein Liquidationsrecht der griechischen Regierung an den Obligationen der Saloniki-Monastir-Eisenbahngesellschaft besteht, so kann die Antwort nicht zweifelhaft sein. Zwar handelt es sich um Vermögensstücke, die zu einem großen Teil deutschen Staatsangehörigen zustehen; sie sind aber nicht auf griechischem Gebiet belegen. Denn die Schuldnerin der Obligationen ist jedenfalls in dem entscheidenden Zeitpunkt des Inkrafttretens des Versailler Vertrages eine türkische Gesellschaft. Daß in einem solchen Falle von einem auf griechischem Gebiet belegenen Vermögensstück nicht die Rede sein kann, ist offenbar. Es wird jedoch gerade für den vorliegenden Fall durch die Bestimmung des § 10, daß das Liquidationsrecht Aktien und Obligationen an solchen Gesellschaften umfaßt, die nach dem Recht des Liquidationsstaates begründet sind, noch ausdrücklich klargestellt. Zutreffend umschreibt Sauser-Hall (a. a. O., Seite 67) die Tragweite des § 10 hinsichtlich der Auslieferung von Aktien und Obligationen in folgender Weise:

»...Dans le second cas, lorsque les titres appartenant à des ressortissants des Puissances centrales ne se trouvent pas sur le

territoire des Puissances alliées et associées *mais ont été émis par ces dernières ou par des sociétés autorisées par leur législation*, le paragraphe 10 de l'Annexe aux articles 298 du Traité de Versailles, ... fait une obligation à l'Allemagne ... de livrer ces valeurs mobilières; ... «

Die Frage, ob etwa im Jahre 1925 die griechische Regierung als Schuldnerin der Obligationen neben oder an Stelle der türkischen Gesellschaft eingetreten ist, bedarf hier keiner Erörterung. Selbst wenn es entgegen allgemein anerkannten Rechtsgrundsätzen möglich sein sollte, ohne Zustimmung der Gläubiger durch bloße Vereinbarung des Schuldners mit einem Dritten eine wirksame Schuldübernahme herbeizuführen, so kann dadurch keinesfalls noch mehrere Jahre nach Inkrafttreten des Versailler Vertrages ein Liquidationsrecht neu begründet werden.

Kann demnach Griechenland sein Vorgehen nicht auf die von ihm angeführte Vorschrift des Art. 298, Anlage § 10 des Versailler Vertrages stützen, so ist weiter zu prüfen, ob Art. 260 eine Rechtsgrundlage für die Maßnahmen der griechischen Regierung bietet.

Art. 260, Absatz 1 lautet:

»... Sans qu'il soit porté atteinte à la renonciation, par l'Allemagne, en vertu du présent Traité, à des droits lui appartenant ou appartenant à ses nationaux, la Commission des réparations pourra, dans un délai d'un an à compter de la mise en vigueur du présent Traité, exiger que l'Allemagne acquière tous droits ou intérêts de ressortissants allemands dans toute entreprise d'utilité publique ou dans toute concession en Russie, en Chine, en Autriche, en Hongrie, en Bulgarie, en Turquie, dans les possessions et dépendances de ces États, ou sur un territoire qui, ayant appartenu à l'Allemagne ou à ses alliés, doit être cédé ou administré par un mandataire en vertu du présent traité; le Gouvernement allemand devra, d'autre part, dans un délai de six mois à compter de la date de la demande, transférer à la Commission des réparations la totalité de ces droits et intérêts et de tous les droits et intérêts que l'Allemagne peut elle-même posséder... «

Diese Bestimmung kann schon aus dem Grunde nicht zur Anwendung kommen, weil ein Ersuchen um Auslieferung der hier in Betracht kommenden Papiere innerhalb der vorgesehenen Frist von einem Jahr nach Inkrafttreten des Versailler Vertrages von der Reparationskommission nicht gestellt worden ist. Nur die Reparationskommission ist berechtigt, die Übertragung von Beteiligungen auf Grund von Art. 260 zu fordern. Erst durch die Geltendmachung eines solchen Anspruchs entsteht eine Verpflichtung Deutschlands aus Art. 260. Griechenland ist demnach nicht berechtigt, im vorliegenden Falle Deutschland gegenüber Ansprüche aus Art. 260 herzuleiten.

Ein Anspruch der Reparationskommission auf Auslieferung der Obligationen würde aber auch materiell deshalb nicht bestehen, weil es sich nicht um eine Unternehmung in einem der in Art. 260 aufgezählten Gebiete handelt; denn die Eisenbahnlinie liegt auf griechischem und zu einem geringen Teil auf jugoslawischem Gebiet. Die Tatsache, daß die »Société du Chemin de Fer Ottoman Salonique-Monastir« eine türkische Gesellschaft ist, genügt nicht, um Ansprüche aus Art. 260 entstehen zu lassen. Maßgebend ist für diese Bestimmung allein der Ort, an dem das Unternehmen betrieben oder die Konzession ausgeübt wird.

Diese Rechtslage ist auch durch den Schiedsspruch des Norwegers Beichmann vom 3. September 1924 festgestellt worden. Dieser Schiedsspruch beruht auf einer Vereinbarung zwischen der Reparationskommission und Deutschland vom 30. Dezember 1922, durch die dem Schiedsrichter die Entscheidung über vierzehn von den Parteien gemeinsam formulierte Fragen über die Auslegung und Tragweite des Art. 260 übertragen wurde. Die Entscheidung ist endgültig und für die Parteien bindend. In dem Schiedsspruch heißt es zur Frage VII am Ende:

»... Comme, d'après ce qui a été dit plus haut, l'Article 260 vise les territoires où s'exerce l'activité qui constitue une entreprise d'utilité publique et où se trouvent les établissements d'exploitation, il semble logique de décider, que si les établissements d'exploitation ne se trouvent pas sur les territoires indiqués à l'article, la circonstance que le siège social se trouve sur un de ces territoires ne suffit pas pour justifier l'application de l'Article 260 ...«

Kommt somit auch eine Anwendung von Art. 260 nicht in Betracht, so ist festzustellen, daß Griechenland auf Grund des Versailler Vertrages nicht berechtigt ist, die Auslieferung der Obligationen zu verlangen. Es fehlt demnach an jedem Rechtsgrund für die am 19. Juli 1928 von Griechenland vorgenommene Annullierung der Obligationen der Saloniki-Monastir-Eisenbahngesellschaft.